Un stage en Barbarie

[[Chapitre extrait de *Boomerang*, récit d'une enfance, à paraître prochainement.]]

Le piéton
qui, des Halles, pour se rendre place de la République
emprunte la rue Turbigo, risque fort, s'il est étranger,
provincial ou même simplement natif de quelque arrondissement
plus distingué ou, comme on dit aujourd'hui, résidentiel,
de ne guère éprouver d'autre sentiment que l'ennui
qui se dégage de la morne géométrie de tant
d'immeubles utilitaires qui, très évidemment, ne sont
même pas dus à l'obsession régulatrice
d'Haussmann mais tout au plus à ses plus bas collaborateurs
secondés, quant à l'insignifiance du résultat,
par les préoccupations exclusivement lucratives des
spéculateurs de l'époque. Et il lui faudrait, à
ce piéton, une grâce toute particulière pour
qu'arrivé, par exemple, au croisement de la rue Réaumur,
il s'avise qu'il atteint l'un des lieux les plus augustes de la
ville, avec, sur sa gauche, moins désenchantées par la
suie et la crasse du temps présent que par leur vétusté
même, voudrait-on dire, familièrement maintenues terre à
terre dans l'espèce de bonhomie campagnarde qu'elles ont
gardée à travers les siècles, les architectures
romano-gothiques de l'abbaye de Saint-Martin, aujourd'hui
dégradées à la fonction administrative de servir
d'abri et de cadre au conservatoire des Arts-et-Métiers; et,
sur sa droite — mais pour s'en rendre compte, encore faudrait-il
qu'il eût l'idée de tourner la tête — tout
au bout de l'étroite et sombre tranchée de la rue
Beaubourg, immense, la silhouette de Notre-Dame.

Natif d'un quartier

résidentiel je ne l'étais, ni davantage provincial ou étranger, et cependant la vérité m'oblige à confesser qu'aussi pedzouille que si j'avais été l'un ou l'autre, il ne m'arriva jamais de prendre conscience de tant de convergents témoignages au long de tous les mois qu'il me fallut quotidiennement passer par ce même carrefour lorsque, ayant cessé d'être élève rue Etienne-Marcel, j'eus à faire, une année durant, premier apprentissage en somme de l'étranger, ce stage en Barbarie que fut pour moi l'appartenance au cours complémentaire de ma seconde école, celle de la rue Montgolfier.

Dans cette nouvelle maison, en effet, je ne dirai pas que je fus malheureux, mais je ne m'y suis jamais senti chez moi.

Déjà la situation du bâtiment, immédiatement derrière le bloc rébarbatif de l'Ecole centrale et où ne menaient que des rues mortes d'ennui, rue Vaucanson, rue Montgolfier, ajoutait à la monotonie de la vie scolaire un irrémissible surcroît d'anonymat. C'est seulement après-coup, d'ailleurs, que je devais prendre conscience du caractère désespérément impersonnel de cette espèce de lieu d'exil. Sur le moment, j'en acceptai la servitude comme toute naturelle, approuvant même au fond de moi que mon père, décidément fidèle à sa méthode, eût, cette fois encore, grâce à un arrangement à l'amiable, fait en sorte que je pusse échapper à la filière normale et donc changer d'école. Motif? J'en suis confus pour ma chère maison de la rue Etienne-Marcel, mais c'est, une fois de plus, à cause de la réputation de l'un des maîtres — le cours complémentaire étant confié à deux instituteurs — trop justement taxé d'intempérance et dont il était en outre établi qu'il ne savait pas toujours, lorsqu'il avait par trop levé le coude, se retenir — on en parlait tout bas de peur de lui faire perdre sa place — de passer aux voies de fait vis-à-vis de tel ou tel élève

récalcitrant. En écrivant ceci, je m'avise que c'est peut-être justement parce que l'atmosphère générale, en ma première école, était toute chaleureuse et humaine que certaines faiblesses y pouvaient ainsi, chez l'un ou l'autre, sévir sans que personne voulût s'abaisser à faire appel aux tristes règles de la morale et de l'administration. Que les gens graves s'en indignent, pour ma part, encore aujourd'hui, la vieille maison de la tour de Jean-sans-Peur reste mon école et, dans mon souvenir, combien je l'aime mieux, même avec le défaut que j'ai dit, que le sérieux sans défaillance, et sans chaleur, de l'établissement qui venait de me faire la faveur de m'accueillir.

Cette année de mon passage rue Montgolfier avait commencé plutôt mal. Le premier devoir de français, une rédaction que l'on nous avait donnée à faire, devait être un récit de nos vacances. Or, le hasard avait voulu que cette année-là mes parents, ne pouvant évidemment pas se douter que j'aurais tout le temps de connaître le pays par la suite, et comment! m'avaient emmené en Suisse. A l'âge que j'avais, tout un voyage et toute une révélation d'«exotisme». Aussi bien les orphéons dominicaux qui encombraient, le jour de notre arrivée par Neuchâtel — un dimanche — les wagons curieusement disposés avec leurs bancs miniatures de part et d'autre d'une longue travée médiane, que le dédale des rues bernoises égayées par leurs drôles de fontaines joujoux, puis l'écrasante proximité de la haute montagne lorsque nous avions séjourné, par une chaleur étouffante, en un petit village riverain de l'inévitable lac des Quatre-Cantons, tout cela m'avait laissé dans la tête un bric-à-brac d'images propre — dame, j'avais douze ans seulement et, à douze ans, c'est bien peu que comptent les monuments historiques et les beautés de la nature — à donner l'impression, mis par écrit, d'une collection de curiosités plutôt que le sentiment de la découverte d'un autre coin du monde.

J’ai donc tout lieu de penser que mon topo ne brillait pas par excès d’originalité et que le père Hannotel, notre maître pour le français et matières assimilées, eut parfaitement raison de ne le point honorer de la meilleure note, mais de l’incorporer au groupe de copies classées *ex aequo* au second rang. Pourquoi me suis-je cependant intérieurement regimbé contre une appréciation probablement si sage? Ce n’était pas, je puis l’affirmer, vanité de bon élève jusque-là trop habitué à la petite et pourtant insidieuse flatterie des succès scolaires. Après tout, il y avait peut-être un peu de vanité quand même; mais ce n’était pas l’essentiel. A vrai dire, ce fut beaucoup plus complexe. Car j’eus aussitôt la conviction — née d’ailleurs du commentaire énoncé par le maître lorsqu’il nous rendit nos travaux — qu’avait joué là, chez notre censeur, un souci, au demeurant extrêmement défendable, de justice, dirais-je, redistributive, en ce sens qu’il avait délibérément tendu à défavoriser — les favorisés à qui la chance avait permis de connaître des vacances plus intéressantes, et aussi plus coûteuses que n’en avaient eu les autres. Rien, en somme, de plus logiquement équitable. Et pourtant je fus choqué. Ce n’était pas de ma faute, me disais-je, si j’avais eu cette chance. Quelque chose me soufflait que cette justice sourcilleuse était peut-être une forme particulièrement perfide, parce qu’en apparence si justifiée, de l’injustice. Sur le moment, je ne me formulais pas, ai-je besoin de l’écrire? si clairement ma pensée. Mais par la suite je me suis dit souvent que le petit mouvement rebelle que j’éprouvai alors exprimait déjà ma méfiance, qui ne devait que grandir et que j’ai gardée tout entière, envers un certain culte de l’égalité. Pas question, bien entendu, de prendre la défense de l’inégalité des conditions, cette source, c’est entendu aussi, des pires injustices. Mais la vérité oblige à dire que certaine obsession du juste est loin d’être

toujours aussi pure qu'elle se donne. Parmi les esprits qui rêvent d'un monde enfin meilleur, il est facile de reconnaître deux grandes familles, très distinctes. Il y a ceux, d'abord, qui procèdent, pourrait-on avancer, de Rousseau, les absolutistes de l'égalité, chez qui la chasse aux passe-droit l'emporte, et de loin, sur l'amour spontané de la vie libre, gens qui, le plus souvent, quand ils apprennent que Pierre ou Paul a sujet d'être content, se sentent tout de suite alertés, prêts à découvrir un scandale.
Réaction qui peut il est vrai, procéder seulement d'un excès de fidélité aux principes, et donc se définir, non point impure, mais au contraire, dirais-je, trop pure et, de ce fait, pour employer le seul mot qui convienne ici, emmerdante, autant que peut l'être toute pensée plus ou moins apparentée aux tics moralisateurs d'une conception de la vie, tout au fond, protestante. — Ce disant, je ne puis m'empêcher de repenser aux propos étonnants que, malgré toute sa gentillesse, me tint un jour — c'était beaucoup, beaucoup plus tard, en Suisse, pendant la seconde guerre mondiale — l'excellent pasteur Gerber, qui publiait le courageux petit *Aufbau* de Zurich, — la première fois que nous nous rencontrâmes après que Silone eut été coffré par la police politique pour avoir entretenu des rapports outre-frontière avec l'opposition illégale contre Mussolini. Le bruit — exact — s'était répandu que le gardien de la prison, la chose, on va le voir, est toute à son honneur, justement plongé dans la lecture de l'un des plus beaux livres de Silone, mourait de honte d'avoir pour consigne d'en maintenir l'auteur sous les verrous. Ledit gardien et, faut-il ajouter, l'administration elle-même, s'étaient donc ingéniés à adoucir autant que possible le régime. Tout cela, que me racontait Gerber, je le savais déjà et m'en réjouissais de tout mon cœur. Mais mon brave homme de pasteur, lui, trouvait: ce n'est pas juste. Il voyait là un traitement réservé «à un écrivain», mais dont pour rien au monde on n'eût fait bénéficier un simple mortel. Ce qui est assurément probable, et de plus

il est de fait que Gerber lui-même, quand très peu de temps auparavant il lui avait fallu connaître, pour ses articles antimilitaristes, l'hospitalité d'une cellule, n'avait pas eu la moindre raison de se féliciter du comportement des geôliers. Mais là n'était point, en aucune mesure, la cause de sa protestation. L'obsession du juste, disais-je, n'est pas toujours pure, et il n'est que trop certain qu'elle traduit souvent le ressentiment bien plutôt que l'amour vrai de la justice. Mais le pasteur dont je rapporte ici l'attitude était quant à lui trop foncièrement chrétien pour qu'il fût permis de lui imputer ce genre de bassesse. Chez lui, c'était naïve rigueur. Si naïve qu'il eût trouvé juste, en effet, et comme on dit en Suisse «en ordre» que notre grand bonhomme d'ami fût en butte aux mêmes désagréments que quiconque. Au lieu d'être d'abord tout bonnement content qu'il n'en fût rien, et ensuite de proclamer: «C'est tout le monde qu'il faudrait traiter ainsi». J'ai peut-être tort, mais tel que je suis fait j'aime mieux l'autre famille des esprits tournés vers l'avènement d'un plus humain avenir: ceux qui ont toujours un premier mouvement de recul devant tout ce qui sent le contrôle tatillon des collectivités, comités de salut public, démocraties populaires et tout le bataclan, mais au contraire mettent l'accent sur la liberté. Et l'amour. Les premiers, les égalitaires, ne feront jamais que des citoyens. Les seconds, de nous tous, pourraient faire des princes.

Pauvre monsieur Hannotel, il ne s'est jamais douté du cas de conscience provoqué dans ma petite tête par sa très innocente appréciation de mon premier pensum. C'était un homme mince, assez grand, brun au possible, avec de gros sourcils touffus, très simple et franc d'allure. Avec lui, le travail n'était jamais ennuyeux, ou plutôt si, on s'ennuyait quand même, parce que le programme était vraiment trop chargé, encombré de choses sans intérêt, mais lui, toujours, savait rester vivant et de bonne humeur. C'était

heureux, car en plus des longues heures de classe je restais, avec quelques autres, sous son égide pour le si commode bienfait — au fait, cela aussi était un privilège — des répétitions au cours desquelles il s'employait à nous faciliter la confection de nos innombrables devoirs. J'ignore si, depuis, les choses ont un peu changé ou si les enfants ont encore autant de travail à la maison. A l'époque, en tout cas, c'était insensé. Je devais être couché à dix heures. Heureux les jours où je pouvais finir d'apprendre mes leçons un quart d'heure, vingt minutes avant l'inéluctable obligation de me mettre au lit. Je me vois encore un livre à la main dans la salle à manger, répétant tout haut mon pensum les yeux fixés sur la pendule dorée aux griffons Empire, tout en exécutant, debout sur un pouf qui me servait de traîneau, d'interminables glissades. Oui, heureux les jours où ce genre d'exercice pouvait s'achever avant dix heures tapant et où il m'était permis de lire un peu pour mon plaisir. Et ce n'était pas du tout la conséquence du seul programme de cette année-là. Déjà l'année précédente, il en allait exactement de même. Dès la douche du matin — la vogue était aux ablutions d'eau froide et la journée, immanquablement, commençait par le brutal coup de fouet du jet glacé, plus tard humainement remplacé par l'éponge — dès la douche du matin, donc, sous le giclement de l'eau, combien de fois ne me suis-je pas surpris à calculer avarement le pauvre lambeau de temps libre dont, avant d'aller dormir, je pourrais disputer l'aubaine à toutes les corvées du jour, pour continuer, au compte-gouttes, le livre commencé. Cela dit sans pour autant m'emballer pour les panacées de la pédagogie moderne rêvant d'épargner à l'enfance toute astreinte, tout effort; j'ai eu trop souvent l'occasion de constater par la suite, du temps où je donnais des leçons, par le contact avec mes élèves de Suisse allemande ou d'Amérique, l'état d'ignorance crasse et, surtout, de profonde incuriosité où les gens peuvent être réduits par un enseignement avant tout

soucieux de faire la part du jeu et des loisirs. L'infantilisme, l'un des maux majeurs de notre civilisation de masse, ne peut qu'en être aggravé. Le peu de chose que nous savons vraiment, ce qui s'appelle savoir, c'est dans l'enfance que nous l'avons appris. Le reste, entre autres ce qu'on appelle la haute culture, demeure seulement, à y regarder de près, un vernis facilement écaillé. Là-dessus, je ne serais pas loin de donner raison, une fois de plus contre l'impossible Rousseau, et donc aussi contre ses épigones modernes, aux jésuites, à leur pessimisme foncier qui les fait ne guère se préoccuper de ménager l'enfance.

Entre dix et treize ou quatorze ans, la faculté d'assimilation est si grande que c'est un crime de ne pas en profiter, quitte à priver l'enfant, presque, de son enfance. Il aura tout le temps, dans la vie dite sérieuse, de se parfaire en absence au monde et à lui-même — l'idéal, en somme, de la plupart, mais contre l'abrutissante tyrannie duquel ce qui lui restera, même fragmentairement, de ses petites classes pourra, malgré tout, le défendre un peu.

Alors que, rue Etienne-Marcel, quand un maître donnait des répétitions, il le faisait, la classe terminée, dans sa classe, le rigorisme administratif de la rue Montgolfier ne connaissait pas cette tolérance. Aussi M. Hannotel avait-il loué dans le voisinage, exactement rue Meslay, une mansarde où s'accomplissait sous sa direction notre travail post-scolaire. Image difficile à retrouver, celle de cette pièce exiguë où, assis à une dizaine serrés les uns contre les autres autour d'une table ronde, nous noircissions du papier sous la lumière crue d'une ampoule accrochée au plafond. Séances qui n'ont guère laissé de trace profonde dans ma mémoire, et cependant tout à fait les taire serait abandonner au néant le surcroît d'intimité avec la réalité urbaine, avec Paris, dont, sans que je m'en rendisse compte, elles auront été l'occasion. Chose peu facile à exprimer. Comment faire comprendre ce sentiment de dépaysement, presque d'exotisme

que peut éprouver un gosse parisien du seul fait de prendre, ne fût-ce qu'à peine deux heures par jour, racine dans une rue jusqu'alors inconnue, mystérieuse à force de banalité dans la permanence d'ombre que lui conférait le moment tardif où nous nous y rendions. Je ne sais pas si c'est cette banalité du mystère ou ce mystère dans le banal qui m'a incité plus tard, écrivant certain récit, à faire perdre à mon héros son innocence précisément rue Meslay. Mais ce que je sais bien, c'est que, franchie la zone mal famée de la toujours si obscure rue du Vertbois, certain passage couvert dont il nous fallait grimper les marches avant de déboucher dans l'étroite tranchée de «notre» rue jouait — ténébreux au possible et tout empli de l'écho de nos gros souliers — le rôle, dirais-je aujourd'hui, d'une sorte d'initiation au monde d'outre-monde que resta toujours un peu pour moi le «pays» mal connu dont, soir après soir, nous nous trouvions être un peu les habitants.

Pays est bien le mot, tel que Proust l'a si prestigieusement employé dans ses pages sur les «noms de pays», sans qu'il se soit avisé, malheureusement, qu'il aurait pu, et même dû, lui Parisien — mais il est vrai trop prisonnier de son Paris à grosses fortunes — en écrire d'au moins aussi belles sur les noms de rues et de quartiers.

L'humble vérité, toutefois, m'oblige à reconnaître qu'aucun nom de rue ne prête sa magie à trois des autres rares souvenirs que j'ai gardés de mon temps Montgolfier. Car la rue qu'ils ont pour cadre, rue sur laquelle s'ouvrait la porte de l'école, c'est seulement beaucoup plus tard que, par la lecture d'un plan, je me suis avisé de son nom — très exactement rue Ferdinand-Berthoud — appellation vraiment trop dénuée de prestige pour qu'elle pût leur conférer, m'eût-elle même alors été familière, le moindre halo sonore.

Pour le premier d'entre eux, d'ailleurs, incident est beaucoup dire, encore que l'anecdote, peut-être par ce qu'elle avait de complimenteur, mais davantage à cause de la seule gentillesse du propos, me soit assez souvent revenue à l'esprit, à chaque fois pour mon amusement. J'approchais de la porte de l'école, sans doute déjà un peu en retard car il n'y avait pas comme d'habitude de bandes d'élèves traînant à attendre l'heure sur les trottoirs et la chaussée, lorsqu'un autre élève de ma classe, brave petit copain très fils d'ouvrier, lui-même également peu en avance, me rejoignit et, après avoir jeté sur mon visage un coup d'œil légèrement appuyé, me dit en souriant (je lui avais apparemment parlé un jour du premier métier de mon père): «Ça se voit que ton père est sculpteur, il t'a bien balancé.» Je supplie le lecteur aujourd'hui saturé de tant de confessions d'amitiés particulières de ne pas se laisser aller à des suppositions devenues, par les temps qui courent, banales à dormir debout et qui, dans l'occurrence, n'auraient rien à voir avec la vérité. Je m'en excuserais presque: pas pour un sou, dans la phrase que je venais d'entendre, du moindre prétexte à littérature néo-gidienne. Mon jeune interlocuteur l'avait prononcée comme il m'aurait dit: «Tiens, tu as une jolie cravate.» Que voulez-vous, il arrive que même un enfant de Paris parle sans arrière-pensée.

Quant aux deux autres souvenirs liés au cadre de la même rue, ils sont beaucoup plus prosaïques.

Juste en face de l'école, il y avait, contre le mur de Centrale, un urinoir, particulièrement odorant pendant les grosses chaleurs. Certain début d'après-midi, alors que nous attendions par groupes, un peu avant une heure, l'ouverture de la porte de l'école, un usager de l'édicule sortit en se reboutonnant. «Celui-là, fit l'un de nous, qui paraissait renseigné, on peut dire que

c’est une manie: tous les jours à la même heure qu’il vient se taper.» Mon regard suivit l’homme qui s’éloignait — peut-être avait-il entendu? Un minable visage blême d’employé quelconque condamné à respirer du matin au soir le même air renfermé. Même sans la remarque que nous venions d’entendre, on comprenait qu’il était un de ces pauvres types, un de ces en marge comme l’immense ville n’en fabrique que trop. C’était sale, oui, mais triste au possible et la vague angoisse que j’éprouvais aurait pu se traduire: «Ah, le destin des gens...»

La dernière image a pour elle de ne point manquer de comique. Il faut dire que nous avions, venant deux ou trois fois par semaine nous casser les oreilles de son accent hurleur, un professeur d’allemand — dame, toujours cette idée qu’il fallait battre sur leur propre terrain les sujets du roi de Prusse. C’était le père Stein, que j’eus à subir également plus tard, au collège, où il était professeur attitré.

Je crois bien que Hansi lui-même n’aurait pas enfanté caricature plus réussie de l’Allemand tel que le voient ceux qui, par la suite, devaient inventer le mot boche. Grand juif maigre de l’Erzgebirge, donc, à l’origine, Autrichien de ce pays des Sudètes devenu de nos jours tragiquement célèbre, le père Stein avait, de tant de fils par le sang ou l’esprit de la nation germanique, ce trait si répandu chez eux d’être furieusement — antiallemand. Je me rappelle encore la fois que, bien plus tard, pendant la première guerre, mon ami Robert en permission et moi rencontrâmes en Sorbonne notre vieux père Stein. Bien sûr, salutations, poignées de mains et, de sa part, grandes phrases patriotiques. Robert, lui aussi fils du peuple d’Abraham, mais internationaliste à tous crins, tenta bien de le calmer un peu en lui disant qu’il bénéficiait du moins de cette chance d’avoir, dans le secteur d’où il venait, comme vis-à-vis des Bavarois. Le Stein ne voulut rien entendre et lorsque dans la foule — il devait y avoir eu une grande conférence, ou encore, ce qui eût mieux expliqué la présence en Sorbonne de notre ancien prof, des examens —

nous nous séparâmes, l'immense vieux type, de la voix de stentor que nous lui avions toujours connue, lança un «méviez-fous tes Poches!» qui, par ces temps d'épopée, fit littéralement sensation. En classe, il n'en finissait pas d'écumer contre la traîtrise prussienne: visite officielle de Bismarck à Vienne juste avant Sadowa, et à Paris juste avant Sedan! Le haut-fait dont il ne dut jamais cesser jusqu'à sa mort de se faire gloire, c'était sa tentative, en 70, avec d'autres volontaires, de venir s'engager dans l'armée française — bon mouvement qui avait dû rudement lui faciliter plus tard sa naturalisation sans cependant l'exposer à d'autre inconvénient que d'être, avec ses compagnons, intercepté par les troupes allemandes, qui leur avaient gentiment sauvé la vie en les faisant prisonniers. Il n'était pas mauvais enseignant, bien que ce que je pus apprendre chez lui ne fût guère lourd, mais, dans l'ensemble, la France ne brille pas fort en ce qui concerne l'étude des langues étrangères, et relativement à ce qu'obtenaient ses collègues, le père Stein pouvait se dire qu'il arrivait quand même à certains résultats.
Seulement, c'est son comportement de maître qui laissait à désirer. Impossible de se représenter quelqu'un de plus conforme à l'image que l'on pouvait se faire d'un sous-off de l'armée impériale. Dieu sait si nombre de nos instituteurs et, plus tard, de nos professeurs de collège pouvaient avoir des défauts. Mais aucun, je dis aucun ne nous traitait, comme le père Stein, en bétail de caserne. Et cependant, il est certain que ce n'était pas un mauvais homme. La façon dont il se laissait aller à parler de son fils — trop peu averti des accidents de sa prononciation française, il l'avait prénommé Yvon, ce qui avait pour résultat, pour notre irrépressible hilarité, qu'il ne le mentionnait jamais autrement que par la désopilante et limonadière appellation de «mon fi-Siphon» — témoignait assez de son généreux cœur d'enfant du peuple élu. Mais la discipline proprement régimentaire

qu'il nous imposait nous laissait pantois. L'infortuné avait de toute évidence le complexe d'autorité du pays de ses origines. Et dont il devait, justement dans la rue Ferdinand-Berthoud, nous donner inopinément la plus cocasse démonstration. Il y avait parmi nous un grand garçon dégingandé, un peu au-dessus de notre âge et à qui il arrivait de temps à autre, ce pourquoi nous l'admirions fort, de griller une cigarette. Un beau jour, à l'un de ces moments d'avant l'école qui nous rassemblaient dans la rue, ce camarade plus âgé, soit qu'il n'eût vraiment pas d'allumettes soit qu'il trouvât la chose amusante, voyant déboucher au coin de la rue le père Stein avec, au bec, son éternel cigare, s'avisa d'aller lui demander du feu. Ah! Seigneur, alors que n'importe lequel de nos maîtres français eût tout au plus refusé et passé son chemin, l'ex-sujet de la double monarchie te vous saisit l'insolent par le bras et l'emmena tout droit jusqu'au bureau du directeur, lequel évidemment ne put faire autrement que de coller une ou deux heures de retenue au coupable pour manque de respect à supérieur hiérarchique, mais dut à sa part soi se demander comme nous quelle mouche avait bien pu piquer notre fournisseur en grammaire tudesque. Maintenant que j'ai beaucoup fréquenté ses congénères, je sais qu'il ne s'agissait pas le moins du monde d'une «mouche», d'un passager caprice, mais que, si frère qu'il fût par la race du frondeur Heine et si persuadé qu'il se crût d'être un vaillant militant de la cause «française» et républicaine, notre professeur Unrat sans le savoir restait indélébilement marqué par l'empreinte de cet empire knouto-germanique auquel il était convaincu d'avoir à jamais déclaré 1a guerre.

J'ai gardé, dois-je dire pour la mauvaise bouche? le second de nos maîtres principaux, celui qui, à la différence du père Hannotel, était chargé de nous inculquer, calcul, sciences naturelles, etc., les connaissances relevant des disciplines

non littéraires. Il s'appelait Vandonge. D'origine flamande comme le nom l'indique, il apportait dans notre vie scolaire, sans jamais atteindre, il faut le reconnaître, à la perfection dictatoriale de son collègue ex-sudète, un esprit de lourdeur dont nous n'étions pas, à la longue, sans horriblement souffrir. Oh! certes, ses leçons étaient impeccables, et il ne fait pas de doute que c'est en grande partie grâce à lui que je passai haut la main, en fin d'année, l'examen d'admission à mon futur collège, Chaptal. Mais quel homme antipathique. De la même famille spirituelle — si l'on peut dire — que cet oncle dont j'ai déjà parlé, ou plus exactement dont, signalant seulement en passant son existence, je n'ai pas parlé encore, tant le personnage me reste, même aujourd'hui, sur l'estomac. Oui, le même esprit mortel à toute élévation en esprit. Témoin la petite scène suivante.

Je commençais à disposer d'un peu d'argent de poche et, certain jeudi, je n'avais pu résister à la tentation d'acquérir sur les quais un manuel, excellent d'ailleurs, de sciences naturelles pour candidats au bachot. Il faut dire que les sciences naturelles, c'était à ce moment-là ma passion. Bien sûr, de longues parties du texte, supposant entre autres des connaissances de chimie que je n'avais pas encore, ne pouvaient que m'échapper; mais combien d'autres, en revanche, m'illuminaient déjà. Et vu que nous avions à faire un devoir de botanique pour lequel je m'étais laissé aller à me donner un mal fou, du moins m'étais-je accordé le plaisir de l'illustrer en copiant minutieusement, y compris tous les détails de la structure des cellules, quelques planches du précieux petit bouquin qui faisait ma joie depuis peu. Ce devoir, nous n'avions pas à le remettre, le père Vandonge se contentant de venir l'examiner auprès de chacun. Le moment venu de s'occuper de moi, il prit ma copie, resta un bon moment silencieux, puis me la rendit et, du même ton qu'aurait pu avoir mon fameux oncle, tout en indiquant du doigt mes beaux dessins:

«Cela, évidemment, fit-il, vous n'y comprenez rien.»
L'étonnant, c'est que je ne me sentis pas douché
pour un liard, mais que tout au contraire un flot de mépris
m'envahit pour ce cuistre. Ils ne savent pas, nos maîtres, à
quel point un gosse peut être prompt, eux qui croient nous
mesurer selon leurs barêmes, à les juger en profondeur.

Mais ce ne sont pas ses
rapports avec moi qui m'ont laissé le pire souvenir. Le père
Vandonge, au fond, moi, comme nous tous, je m'en contrefichais.
Machine à enseigner, c'est tout ce que nous lui demandions
d'être. Seulement, dans notre classe, il y avait aussi son
fils. Et cela, ce n'était pas drôle. Pas drôle
du tout. Avec les enfants des autres, le bonhomme était bien
obligé de s'imposer un minimum de décence. Mais avec
son rejeton, la voie était libre. Le petit Vandonge, c'est
vrai, tête carrée, nez camus, l'œil en dessous,
opposait, et combien on le comprend, à la folle manie
d'autorité de son paternel une résistance sourde et
butée. Armé du long bâton dont on se sert pour
les démonstrations au tableau, le père, alors, plus
semblable à un dresseur de fauves qu'à un père,
passait à la correction physique de son héritier. Les
coups pleuvaient dru, puis le coupable, le paria, devait rester
immobile, accroupi sur l'estrade et, faisait-il mine de relâcher
d'un soupçon la fixité prescrite, la baguette, à
nouveau, s'abattait sur lui. Nous tous, spectateurs involontaires
de cette sauvagerie, nous enfoncions dans un silence crispé.
«Ah! le salaud!», pensions-nous. Mais il faut reconnaître
que le père Vandonge arriva à ses fins. A force de
voies de fait, il réussit, l'infortuné, à
faire de son fils — entré en même temps que moi à
Chaptal mais avec qui j'eus bientôt perdu tout contact —
une parfaite bête à concours et cet automate par
excellence que peut être un élève de Saint-Cyr,
où le malheureux enfant finit par entrer. Je le sais pour
l'avoir rencontré au Luxembourg un peu avant la guerre. Le
hasard, dans une allée, nous mit si inopinément l'un

en face de l'autre qu'en dépit de ce que chacun ne pouvait point ne pas penser de son ex-condisciple, moi (il était en uniforme): une brute galonnée, et lui de moi: un abominable intellectuel, nous ne pûmes éviter de nous reconnaître et de nous serrer la main. Et même, pendant plus d'une demi-heure, arpentâmes-nous ensemble le beau jardin, par tout son charme et malgré nos différences insidieusement complice de notre commune jeunesse. Calmement, sans colère — à cet âge-là, c'est rare — nous avons fait le point, évitant les grands mots, mais assez pour mesurer tout l'abîme en si peu d'années creusé entre nous.
Mais aussi pour comprendre que chacun se rendait compte que l'autre était de bonne foi. Au peu qu'il se laissa aller à me dire de la rigueur de cette vie de prytanée qu'il croyait avoir choisie, je me sentis même, tout au fond de moi, bouleversé par tant de bonne volonté captive. L'adepte d'un ordre religieux eût à peine parlé autrement. Et lorsque quelques mois plus tard on sut l'hécatombe de saint-cyriens fauchés dès les premiers jours de la guerre, j'eus la certitude — que je n'ai jamais vérifiée — que le fils Vandonge était au nombre de ces jeunes fous en gants blancs inutilement immolés. Ah, c'est beau l'éducation: le bâton frappeur de Vandonge père ou un surin, impossible, en vérité, de faire entre eux la différence.

Jean Paul Samson